

« Nous sommes comme vous.... »

Les jeux paralympiques de Rio se sont achevés. Les chaînes publiques de télévision ont consacré un temps non négligeable à retransmettre les épreuves ainsi avons-nous vu des corps déformés par le handicap, des membres amputés par la maladie. Mais c'est surtout l'enthousiasme et l'opiniâtreté des athlètes qui nous ont ramenés à la raison de leur présence sur les stades et dans les piscines : la compétition.

Sourires et gestes complices aux caméras sur la ligne de départ, explosion de joie pour une qualification ou une victoire, larmes de déception pour un échec ou une défaite, fierté dissimulée ou explosive pour une place sur le podium, recueillement et émotion lors des hymnes et de la montée des drapeaux. Nous les avons vus courir, bondir, nager. Parfois, des prothèses suppléaient leur membre manquant : elles donnaient de l'ampleur à leurs foulées, de la légèreté à leur saut. Et que dire des athlètes : cet accessoire indispensable à leur vie de tous les jours, devenait un complément d'eux-mêmes. Il était leur complice, en particulier dans les sports collectifs où, parfois, dans l'ivresse de la partie, il devenait même agressif. Même hargne, même volonté de participer et aussi de vaincre que leurs camarades valides dont ils imitaient souvent la même gestuelle dans les courses, les sauts ou les lancers. Et aux spectateurs, témoins de leurs combats, ils disaient : « Regardez, nous sommes comme eux, nous sommes comme vous.... »

Sous son casque de compétition, la jeune femme avait un grand sourire : elle avait remporté la médaille d'argent du 400 mètres fauteuil. Elle pouvait d'autant plus être heureuse, que quatre ans plus tôt, aux Jeux de Londres, elle avait chuté et s'était brisée l'épaule. Pourtant, au milieu de cette liesse universelle, elle vivait un drame : drame qu'un reportage, tout en délicatesse et en retenue, allait faire découvrir.

Cette jeune athlète allemande, est atteinte d'une maladie neuro végétative qui atrophie ses muscles. La souffrance est si intense et constante que tous les jours, elle doit se rendre à l'hôpital recevoir une perfusion de Valium et de morphine. Brusquement, au milieu de la journée, elle s'évanouit. Au bout de cinq ou six minutes, elle reprend ses esprits. La jeune fille qui l'accompagne dans sa maladie, ne s'affole pas : simplement, elle lui masse les épaules. La nuit, on ne la voit pas mais on l'entend, elle pousse à intervalles réguliers des cris déchirants. Elle avoue que seuls les entraînements et les compétitions lui font oublier son mal. Elle dira aussi prier parfois pour partir « dans un endroit où elle ne souffrira plus ». Elle reconnaît aussi qu'elle souhaiterait avoir des moments de solitude : toute la journée, elle est entourée de soignants, d'amis...

Et puis, tout à coup, arrive l'aveu brutal : elle a décidé de mourir. Tout est programmé : elle ira en Belgique où l'euthanasie est autorisée, après l'avis de trois médecins.

Elle ne veut pas de cérémonie religieuse, mais seulement la présence de ceux qui l'aiment pour fêter son départ vers « un lieu où elle ne souffrira plus ».

Tant pis, je prends le risque : je suis sûr que Jésus l'accueillera, compatissant et plein d'amour.

Michel COUDERC